

## Le fané et le faisandé

Claude Pélieu et Lucien Francoeur, *Ne cherche rien / ailleurs qu'ici*, Montréal, Trait d'union, coll. « Vis-à-vis », 1999

Émile Roberge, *Noces dans les sentiers*, Brossard, Humanitas, 1999, 112 p., 8 \$.

Ghislaine Pesant, *Fracture double*, Montréal, Varia, 1999, 68 p., 12,95 \$.

Jacques Paquin

Numéro 99, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37526ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2000). Compte rendu de [Le fané et le faisandé / Claude Pélieu et Lucien Francoeur, *Ne cherche rien / ailleurs qu'ici*, Montréal, Trait d'union, coll. « Vis-à-vis », 1999 / Émile Roberge, *Noces dans les sentiers*, Brossard, Humanitas, 1999, 112 p., 8 \$. / Ghislaine Pesant, *Fracture double*, Montréal, Varia, 1999, 68 p., 12,95 \$.] *Lettres québécoises*, (99), 45–46.

Claude Pélieu et Lucien Francœur, *Ne cherche rien / ailleurs qu'ici*, Montréal, Trait d'union, coll. « Vis-à-vis », 1999, 110 p., 19,95 \$.  
 Émile Roberge, *Noces dans les sentiers*, Brossard, Humanitas, 1999, 112 p., 8 \$.  
 Ghislaine Pesant, *Fracture double*, Montréal, Varia, 1999, 68 p., 12,95 \$.



# Le fané et le faisandé

La nostalgie est toujours au rendez-vous.

POÉSIE  
 Jacques Paquin

**E**ST-CE L'EFFET DU CRÉPUSCULE D'UN SIÈCLE que viennent prolonger les premiers grains de ce millénaire ? Des poètes se tournent vers le passé soit pour en constater l'irréremédiable, soit pour le restituer.

## Poètes de la marge

La collection « Vis-à-vis », dirigée par Claudine Bertrand, s'est inspirée du marché du disque classique, où l'on combine, pour des besoins artistiques mais aussi commerciaux, deux auteurs partageant des affinités esthétiques. Il nous est dès lors loisible de lire et d'écouter aussi des poésies qui, pour appartenir à un même registre, n'en permettent pas moins de cerner aussi bien les liens de parenté que de mesurer la distance qui sépare deux poètes rattachés à un même horizon de lecture. Cette publication réunit des représentants de la contre-culture d'Amérique francophone, Claude Pélieu (États-Unis) et Lucien Francœur (Québec). Ce dernier nous est plus familier comme poète rocker (*Les Rockers sanctifiés, Exit pour nomades*) et ex-membre du défunt groupe Aut'chose. Claude Pélieu est un Français qui vit aux États-Unis, il a traduit de nombreux poètes de la génération *beat*. Sa notoriété est

suffisamment reconnue pour que son nom apparaisse dans l'Anthologie française du *xx<sup>e</sup>* siècle, parue récemment chez Gallimard. *Ne cherche rien / ailleurs qu'ici* n'est pas un texte à deux voix, mais l'intitulé relie avec bonheur les titres respectifs des textes en deux vers qu'on pourrait croire tirés d'un même poème. Tous deux célèbrent les cultures en marge des institutions occidentales, que ce soit celles qui viennent d'Orient ou celles qui composent une culture délinquante (hallucinogènes, musique rock, etc.)

Par le jeu inévitable de la comparaison, Lucien Francœur apparaît incontestablement comme un romantique, alors que Pélieu se présente plutôt comme un poète de la rupture et de la modernité. Francœur formule un spleen typiquement baudelairien, Pélieu manie l'ironie, et s'attache à freiner tout élan lyrique dans sa poésie. Pourtant, la section du poète français s'ouvre sur un épigraphe qui fait sourciller (« et les roses se sont fanées ») comme si ces deux grands représentants de la contre-culture avaient le regard tourné vers le passé. Doit-on penser que cette publication leur aurait fourni l'occasion de dresser un bilan ? Leur « Art poétique », par exemple, est révélateur des deux parcours. La poésie se paît à tous les formats, pourvu qu'ils soient brefs et qu'ils provoquent l'illumination : « Haïku, tanka, métaphore, aphorisme, guet-apens, si-

gnaux aimantés, au bout de la vie, silence — féerie, cris d'encre de Chine — [...] » (p. 22)

Les textes de Francœur se présentent comme une « Nostalgie immémoriale », influencée par les figures tutélaires de Chateaubriand et de Baudelaire, grands romantiques et spleenétiques s'il en est, pour déboucher sur un « *Ars poetica* » rédigé aussi bien sous l'inspiration de Baudelaire, qui ouvre la section, que de Saint-Exupéry ou de « l'être et le néant » de Sartre. On comprend, alors, que les données de catalogage aient attribué aux écrits de Francœur la mention « Existentialisme » ! Contrairement à Pélieu qui affectionne le fragmentaire et l'elliptique, Francœur opte pour le délire verbal, faisant défiler le *fast-food* verbal où viennent s'intercaler, à l'intérieur de poèmes-flots, les citations de poètes « maudits » (français ou québécois) :

*Du plus profond de mon altérité plus de temps à perdre reality sandwiches dans les ruelles où l'afficheur hurle nous sommes dans l'irréversible au cœur de l'empire state coca blues la poésie doit avoir pour but la vérité pratique assis avec vanier au pornographic delicatessen* (p. 91)

Pélieu, que ce soit dans ses notes de journal, dans la « salive viandeuse d'une génération » (p. 22), ou, enfin, dans les vers miniatures du haïkuiste, se livre quant à lui à une dérision où la vanité de l'écriture de soi se dévoile, comme une confidence accordée au lecteur : « Demain qui nous lira ? / Personne. / Hier qui nous a lu ? / Personne. » (p. 25.) Voilà une belle occasion de faire plus ample connaissance avec un courant dont on n'a pas fini de mesurer l'impact sur la poésie actuelle.

## « Mais mon cœur murmure... »

Émile Roberge ne pourrait jamais endosser la poésie urbaine de nos deux précédents compères. Le ciel ne peut pas ressembler, comme chez lui, « à un mouchoir sale ». Son projet, plus idéaliste, prend racine dans la poésie à la fois élégiaque et engagée, par le recours au pays (on notera des influences nettes et affichées comme Godin, Miron ou Pilon). Les *Noces dans les sentiers* se rapprochent du verset, forme qui sied parfaitement à une manière de concevoir la poésie comme une prière ou une prophétie (et en cela, l'auteur a bien assimilé le discours des poètes hexagonaux des années cinquante et soixante). Certes, on ne peut reprocher à un poète de s'associer à une communauté d'écriture, bien que, dans ce cas-ci, cette poésie me semble s'attacher à une image de la poésie qui n'a plus cours ou qui témoigne d'une lecture complaisante de la poésie du pays ; il y a longtemps que l'on a cessé de l'étiqueter comme poésie militante, bien qu'un certain discours tente de la lier exclusivement à une poésie de circonstances, comme on tend



Lucien Francœur

parfois à réduire la poésie de Gaston Miron. Pour échapper à cette critique, il faut encore que cette démarche ait comme centre un sujet lyrique véritable. Or, on a l'impression, chez Émile Roberge, que ce haut langage, lyrique à souhait, ne soit là que pour compenser l'absence d'une voix :

*Je connais des colères  
sans cesse elles bour-  
geonnent, brusque-  
ment elles éclateront  
dans les bourrasques  
d'avril ; elles débar-  
rasseront le pays des scories de nos  
bivers séculaires. (p. 52)*

Peut-on encore adhérer à un tel discours ? L'auteur réussirait mieux s'il développait ses petites fables poétiques, comme ce délicieux petit poème, « il avait dessiné une tour... », où un poète érige une tour de marbre à même un livre ouvert. Mais la principale faiblesse du recueil, et elle est de taille, c'est la répétition à outrance de la forme du poème (le texte finit comme il a commencé). Répétition qui devient franchement désagréable lorsqu'elle touche aux vocables eux-mêmes. Ainsi,



dans le premier cinquième du recueil, on bute une dizaine de fois sur le mot « cœur », de quoi provoquer vous savez quoi. Cela vaut aussi pour les « s'abreuver », « vernal », « rivages », « désirs », « orages », « fleuve », « sentiers », et la liste est presque complète. Je m'étonne qu'une maison d'édition n'ait pas été plus attentive à éviter ce type d'erreur qui saute aux yeux du lecteur le moins alerte.

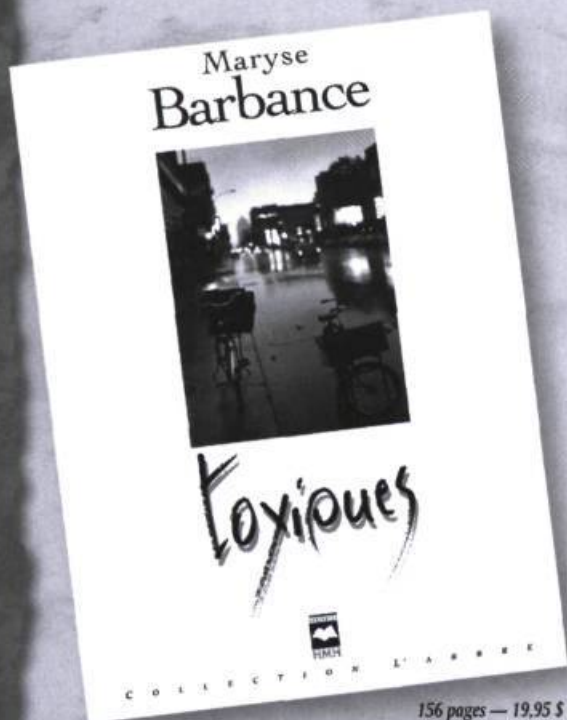
## La matière de la langue

Si Roberge emprunte les voies du lyrisme traditionnel, Ghislaine Pesant cherche quant à elle un rythme apte à traduire les arabesques d'une parole poétique plus libre, mais aussi plus intime qui tire son sel du rapport à la langue — en accord avec sa profession en terminologie — et à l'autobiographique. La langue, pour la poète, loge au creux des signifiants, elle est une matière intimement liée au corps ; voilà, n'est-ce pas, qui nous rappelle la poésie des années soixante-dix où le corps constitue pour ainsi dire l'interface du public et de l'intime. À l'origine, chez Pesant, il y a eu une secousse qui découle aussi bien des premiers apprentissages de la langue que du rapport à la mère.

### Fracture double

*vie, double  
que l'on soit pour ou contre une naissance  
mère mère  
outré là  
voici que le bord de mère s'estompe  
derrière qui a consenti à gagner le  
large  
et de sèches paroles pourra jaillir  
une parole  
tantôt liquide  
tantôt pyrogravée (p. 52)*

Le travail sur la pâte des mots est particulièrement représentatif d'une poésie qui s'énonce comme le lieu d'inscription du corps. Il en résulte, par effet de retour, une disposition à créer des effets de rythme qui ont parfois le défaut de tourner au procédé, comme celui de la série énumérative de verbes, qu'on trouve à maints endroits du recueil (« qu'écrire enfin subisse l'épreuve de ton regard / qu'il me déporte transporte exporte qu'importe » p. 26) ce penchant entraîne certains jeux faciles (« que penses-tu que l'on pense que tu fais / quand tu ne dis pas ce que tu fais », p. 42) qu'un esprit plus critique aurait dû écarter. Il faut reconnaître, toutefois, que l'autodérision joue une part non négligeable dans cette poésie où l'expression de l'intime sait accueillir le ludique, ce qui n'est pas si courant, on en conviendra. La mince seconde partie (« Chutes et rechutes ») s'ordonne selon une série de citations et d'aphorismes qui sont à prendre comme ils sont, c'est-à-dire des notes prises en marge du projet principal et qui disent assez le rôle que joue le lieu commun au sein de cette poésie, pour le meilleur comme pour le pire.



Roman d'amour et d'exil *Toxiques* confronte des êtres fragiles dans un Montréal cosmopolite et sombre. Un très beau roman d'une écriture sans compromission.